

[Biographie essentielle de Léon Walras]

I. DES PREMIERS PAS...

Léon Walras est né le 16 décembre 1834 à Évreux. Son père, Auguste Walras, est tout d'abord professeur de rhétorique et d'économie politique, puis inspecteur d'académie. Il parcourt la France au gré des nominations et congés volontaires, entraînant avec lui sa famille. Aussi la jeunesse de Léon se déroule-t-elle rapidement loin de sa ville natale. Tout d'abord à Paris (de 1836 à 1839), à Lille (jusqu'en 1840) puis Caen (jusqu'en 1850). C'est au lycée de Douai qu'il obtient en 1851 un baccalauréat ès lettres. Mais ce sont des études scientifiques qu'il rêve de poursuivre, aussi entame-t-il un cursus en mathématiques élémentaires, puis spéciales, pour obtenir en 1853 un baccalauréat ès sciences. Le premier échec se profile cependant au concours d'entrée de l'École polytechnique, où il ne parvient pas même à être admissible. S'il ne renonce pas, et reprend une nouvelle année de préparation, celle-ci s'achève par un nouvel échec. L'insuffisance de sa préparation est en cause, mais cette fois-ci, c'est surtout du fait de la diversification de ses centres d'intérêts. Il parvient toutefois à être admis en tant qu'élève externe à l'École des mines, dès 1854, mais il échouera par trois fois au

concours d'intégration. Son père, nommé inspecteur de l'académie de Pau, s'y installe avec sa famille, tandis que Léon demeure seul à Paris.

Ses penchants littéraires ont en effet repris le dessus: délaissant une carrière d'ingénieur, il se tourne vers une carrière de publiciste, doublée d'activités en tant que critique d'art et écrivain. Il publie en 1858 un premier roman, qui sera également le dernier, *Francis Sauveur*. L'indéniable qualité de l'écriture ne parviendra pas à sauver ce livre du naufrage auquel il était promis: si la critique se montre pour le moins réservée, il ne rencontre aucun succès public, ce que l'on comprendra aisément du fait d'une histoire particulièrement alambiquée, qui ne pouvait que lasser la patience du plus acharné des lecteurs.

II. ... À LA CONVERSION À L'ÉCONOMIE

Ces échecs successifs vont le conduire peu à peu à cette conclusion: ce sont les traces de son père qu'il se doit de suivre. Il décide de devenir à son tour économiste, répondant en cela aux vœux les plus chers d'Auguste Walras, désireux de voir l'un de ses fils suivre ses traces. Deux drames familiaux ont en effet décimé la fratrie. Henri, né en 1836, deux ans après Léon, est décédé en 1847 à l'âge de onze ans, et Louis, le plus jeune, né en 1844, s'éteint à son tour en 1858. Seul Léon désormais peut donner corps et consistance à cet espoir.

C'est d'une véritable conversion dont il s'agit, conversion dont il témoigne dans son autobiographie:

«L'heure la plus décisive de toute ma vie sonna par un soir de l'été de 1858 où, pendant une promenade dans la vallée du gave du Pau, mon père m'affirma avec énergie qu'il y avait encore à accomplir deux grandes tâches pour le XIX^e siècle: achever de créer l'histoire

et commencer à créer la science sociale. [...] Le second, qui l'avait préoccupé toute sa vie, le touchait plus sensiblement encore. Il y insistait avec une conviction qu'il fit passer en moi. Et ce fut alors que, devant la porte d'une campagne appelée Les Roseaux, je lui promis de laisser la littérature et la critique d'art pour me consacrer entièrement à la continuation de son œuvre¹.»

Léon Walras s'estime en effet redevable envers son père, qui l'entretient depuis son entrée à l'École des mines, et qui ignore totalement le véritable parcours scolaire de son fils. (Il le croit parvenu en troisième année en 1857, ce que son fils n'osera pas démentir, allant plus tard lui cacher sa liaison avec celle qui deviendra son épouse, Aline Ferbach, et avec qui il s'installera dès 1859².)

Auguste Walras avait fait de l'économie une véritable passion, comptant deux ouvrages à son actif. En 1831, il avait signé *De la nature des richesses et de l'origine de la valeur*, puis en 1849, *Théorie de la richesse sociale ou résumé des principes fondamentaux de l'économie politique*. Mais ni l'un ni l'autre n'ont rencontré une véritable audience. Ces travaux expriment nombre des insatisfactions que son auteur nourrit à l'encontre des faibles avancées de la discipline, insatisfactions dont il ne cessera par la suite d'entretenir son fils, persuadé que ce dernier pourra le suivre, puis le dépasser sur les nombreuses pistes de recherche qu'il a dévoilées sans succès. Léon Walras se met à l'ouvrage, non sans essayer

1. *Correspondance*, tome I, page 2.

2. Célestine Aline Ferbach était en effet une « mère célibataire », et élevait seule son fils Georges, né en 1857, qui serait le fils illégitime d'un député dont on ignore l'identité. Une telle liaison aurait assurément provoqué à l'époque un véritable scandale ! L'union de Léon Walras avec Célestine Ferbach ne deviendra officielle qu'en 1869, trois ans après le décès de son père Auguste, en 1866. Léon Walras adoptera Georges dans la foulée.

une dernière fois de percer comme écrivain. S'il parvient à publier une nouvelle dans la *Revue française* en 1859, son essai *Du sens esthétique, de l'art et des opinions en matière d'art* ne trouve pas d'éditeur.

Il se lance alors à corps perdu dans l'économie politique avec une énergie débordante, qui se heurte rapidement à nombre d'embûches mais aussi de choix douteux. Tout débute par une première collaboration au *Journal des économistes*, avec la publication d'une série d'articles intitulés «Les paradoxes économiques». Il s'agit de mettre en lumière et dénoncer, sous le regard de la science, les erreurs les plus courantes en économie politique. Et la matière ne manque pas. La stratégie est de fait soufflée par Auguste Walras: tout en s'amusant aux dépens des *économistes les plus ignorants et les plus arriérés*, Léon doit se faire connaître en établissant les points incontestables de la discipline. Se faire connaître, mais surtout apprécier, car c'est de soutien dont il aura rapidement besoin. Pourtant, la collaboration sera de courte durée, car il ne partage guère les vues des collaborateurs plus anciens, dont il a souhaité dans un premier temps ménager la susceptibilité, mais dont il méprise souverainement les vues et travaux. Aussi, seul le premier de ces paradoxes sera effectivement publié.

Il entre ensuite au journal *La Presse*, dès 1860, et fait paraître la même année un premier ouvrage en tant qu'économiste, *L'Économie politique et la Justice*. Il s'agit d'un virulent pamphlet à l'encontre des thèses de Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865), poursuivant en cela les plans de son père: se faire connaître et admettre dans le cercle fermé des économistes reconnus ayant voix au chapitre. En juillet 1860, il participe au *Congrès international de l'Impôt* à Lausanne, et se fait remarquer par une brillante intervention, bien qu'originale et bien peu orthodoxe, plaidant en la circonstance pour la suppression de

toute forme d'impôt susceptible de peser sur l'activité économique individuelle. Se dessine pour la première fois le projet d'enseigner l'économie politique à l'université de Lausanne, mais celui-là capote. En revanche, si l'intervention a été saluée en Suisse, elle n'est pas du goût de tout le monde, notamment de Joseph Garnier (1813-1881), directeur du *Journal des économistes*, qui est nommément attaqué. Si le ton pamphlétaire virulent de Léon Walras n'a guère changé depuis ses premiers travaux, la prudence affichée jusqu'alors n'est plus de mise. Garnier prendra rapidement sa revanche dans un article incendiaire, et s'empressera de couper les ponts avec lui, suivi en cela par les habitués signataires du journal.

Dans la foulée de cette intervention, il participe au concours ouvert par le canton de Vaud sur cette question fiscale, mais le quatrième accessit qu'il y obtient lui laisse un goût amer, car le premier est remporté par Proudhon! En 1861, c'est le journal *La Presse* qu'il délaisse, affecté par les retards ou la non-parution de ses articles. S'il est devenu membre de la *Société des économistes*, ses projets dans la presse n'aboutissent pas davantage: le ministère de l'Intérieur lui refuse son aval pour la parution d'un nouvel hebdomadaire qu'il projetait de lancer: *L'Économiste*. Il entre dès 1862 comme employé à la Compagnie des chemins de fer du Nord, mais ce travail est purement alimentaire, aussi n'a-t-il de cesse de se lancer dans de multiples projets.

L'un des plus importants consiste en la création d'une Caisse d'escompte des associations populaires de crédit, de production et de consommation. Un projet qui voit officiellement le jour le 17 janvier 1865, et dont Walras partage la présidence avec Léon Say (1826-1896), petit-fils de Jean-Baptiste Say (1767-1832). Il démissionnera peu de temps après des Chemins de fer du Nord, pour se consacrer pleinement à

cette nouvelle fonction, tout en mettant en place une nouvelle revue pour le mouvement coopératif, sobrement intitulée *Le Travail*, et dont le premier numéro verra le jour en juillet 1866. Il donne parallèlement ses premiers cours d'économie politique à Paris, tandis que son père, Auguste Walras, décède.

La fortune ne lui sourit guère, car la crise financière met en péril le fragile équilibre de la Caisse d'escompte, qui cessera définitivement ses activités deux ans plus tard, en 1868. C'est Léon Say qui, aux yeux de Walras, portera le chapeau de cet échec, lui vouant en la circonstance une rancune tenace qui ne cessera de croître, le coupant davantage encore du cercle des économistes en vue à Paris, dont Léon Say est l'un des membres les plus influents.

III. À LA RECHERCHE D'UNE CARRIÈRE UNIVERSITAIRE

C'est l'un des garants de la Caisse, Hollander, qui permettra à Léon Walras de retrouver rapidement un emploi, en 1869. Mais cette année-là sera aussi celle des grands bouleversements à l'université de Lausanne, avec notamment la création d'une chaire d'économie politique. Jules Ferry, ami de Walras, tiendra ce dernier informé et n'aura de cesse de l'encourager à poser sa candidature, ce qu'il fera en février 1870. Confiant en ses chances, car il se sait apprécié par Louis Ruchonnet, président de la commission, Léon Walras démissionne de son emploi en juillet, trois mois avant la publication du résultat, qui se révélera effectivement positif, mais il s'en faut de peu. Sept personnes composent le jury : trois notables et quatre professeurs d'économie politique. Les premiers lui sont favorables, les seconds sont plus réservés. De fait, c'est

au vote d'un professeur genevois qu'il doit la majorité des suffrages. Ainsi que Walras le relate lui-même, «le professeur Dameth déclara qu'il ne partageait pas plus mes idées que ses collègues, mais que pourtant il jugeait de l'intérêt de la science que ces idées, évidemment sincères et sérieuses, fussent professées, et que par ce motif il me donnait sa voix¹». Le voilà professeur à la faculté de droit, à titre exceptionnel tout d'abord, le 12 novembre 1870. Il y fera sa première conférence le 16 décembre, le jour de son 36^e anniversaire!

Il peut enfin consacrer tout son temps à sa passion, aussi les publications vont-elles s'enchaîner à un rythme particulièrement soutenu. Il présente tout d'abord à l'Académie des sciences morales et politiques une conférence intitulée «Principe mathématique de la théorie de l'échange», le 12 août 1873, rapidement suivie de nombreux mémoires qui constitueront la trame des fameux *Éléments d'économie politique pure*², publiés dans une première version en 1874. C'est à une véritable course à laquelle se livre Léon Walras, car sans même que ces auteurs aient connaissance du contenu de leurs travaux réciproques, Carl Menger en Autriche et Stanley Jevons en Angleterre ont d'ores et déjà publié en 1871 des ouvrages remettant en question les conclusions de l'école classique, et dénoncé le travail comme source première de la valeur. Eux aussi ont attribué une place de choix au concept de l'utilité, quand bien même, contrairement à Léon Walras, ne tentent-ils en rien de recourir à l'outil mathématique à l'appui de leurs thèses. Suivent *Les Équations de l'échange* en 1875, puis *Les Équations de la production*

1. *Correspondance*, tome I, page 5.

2. Nous désignerons cet ouvrage par la suite *EEPP*. Les *Études d'économie sociale* seront abrégées *EES*, *CES* pour les *Cours d'économie sociale*, *EPA* pour les *Éléments d'économie politique appliquée*, et enfin, *EPJ* pour *L'Économie politique et la justice*.

et *Les Équations de la capitalisation* en 1876. Ces mémoires seront rapidement regroupés dans une *Théorie mathématique de la richesse sociale*. Ce dernier ouvrage sera largement remanié lors de sa seconde édition en 1883, comprenant notamment de nouveaux mémoires: *Théorie mathématique du bimétallisme*, *Théorie mathématique du billet de banque*, et enfin la *Théorie mathématique du prix des terres et de leur rachat par l'État*. Les *EEPP* sont également largement remaniés, à tel point que la seconde édition de 1877 ne ressemble plus guère à la première.

Si la carrière universitaire lui apporte une reconnaissance dont il avait cruellement besoin, elle ne lui permet guère, sur un plan financier, de quelconques fantaisies. Aussi va-t-il multiplier les activités secondaires: il devient consultant pour une compagnie d'assurances en 1874 (La Suisse), puis sera nommé l'année suivante recteur de l'académie de Lausanne, poste qu'il conservera jusqu'en 1877. S'il est affecté d'une « mystérieuse » névrose cérébro-spinale (de nos jours, une dépression nerveuse) dès 1876, celle-là n'entame en rien sa détermination et son ardeur au travail. Dès janvier 1878, il entamera des chroniques bimensuelles dans la *Gazette de Lausanne*. Il n'a pas perdu l'espoir de se voir reconnaître enfin prophète en son pays, et n'a pas abandonné l'idée d'une carrière universitaire en France. Mais quand bien même conserve-t-il l'amitié de Jules Ferry (1832-1893), ministre de l'Instruction publique, et malgré la profonde réforme de l'enseignement supérieur, qui se traduira entre autres par la création d'une quinzaine de chaires d'économie politique au cœur des facultés de droit, il ne parviendra jamais à s'imposer. Ces postes seront pourvus par les nouveaux agrégés de droit, que l'on considérerait en mesure de rapidement se familiariser avec les textes fondamentaux de la discipline, dès lors qu'ils avaient